

Le début de la fin

– Monsieur, buvez quelques gorgées de cette tisane que je vous ai préparée, cela calmera votre toux.

– Vous êtes bien gentille, Marta. Que ferais-je sans vous ?

– Il faut bien que je justifie mon salaire.

Ses phrases étaient toujours emplies de légèreté et elles me soulageaient de bien des maux. Mais il fallait se rendre à l'évidence, je n'en avais plus pour longtemps.

– Le docteur devrait passer dans l'après-midi.

– Je croyais vous avoir dit que je ne désirais pas le voir. Ni médecins ni prêtres. Personne ne peut plus rien pour moi.

– Arrêtez de faire l'enfant ! J'ai croisé sa gouvernante ce matin au marché et je lui ai demandé de remettre le message à son patron. Elle pense qu'il viendra en fin de journée.

– Oui maman !

Cette boutade l'avait fait rougir.

– Vous voyez, je peux aussi faire preuve d'humour.

– Tenez, buvez encore un peu de cette décoction au lieu de dire des bêtises.

– Dites-moi Marta, je m'inquiète de ne pas encore voir arriver M. Sohlman¹. Espérons qu'il ne lui est rien arrivé.

– Vous savez, M. Nobel, la Suède ce n'est pas la porte à côté. M. Sohlman est parti il y a de ça deux semaines. Ne vous faites pas de mauvais sang. Votre assistant viendra à votre chevet, comme il l'a promis dans son dernier télégramme. Ce n'est plus qu'une question de quelques jours.

– Certes. Ce qui m'importe à présent, est de savoir comment

1. Ragnar Sohlman, assistant, ami et exécuteur testamentaire de Nobel.

il se fait que M. Beckett² ne soit pas déjà là. Je lui avais donné rendez-vous à onze heures. Dès qu'il sera arrivé, veuillez l'inviter à monter à l'étage.

– Bien Monsieur. Je descends afin de le recevoir comme il se doit. Son visage se referma et elle reprit son air empli d'inquiétude.

Cette journée était pour moi cruciale. Je ne pensais pas avoir une autre occasion d'acter définitivement mes dernières volontés. Ne pouvant pas me déplacer je demandais à mes interlocuteurs de venir à la résidence Nobel. J'avais beaucoup hésité et réécrit par trois fois mon testament. Celui-ci allait être le dernier.

– Bonjour M. Beckett. Nous vous attendions.

– Désolé Marta, un léger contre temps m'a retenu.

– Permettez-moi d'abord de vous annoncer.

– Ne vous dérangez pas Marta. Que Monsieur monte à l'étage, je parlais comme je pouvais.

– Bien Monsieur, comme vous voudrez. M. Beckett je crois que vous connaissez le chemin ?

– Cela va de soi et arrêtez de m'appeler Monsieur, Georges suffit amplement.

– Mon cher Alfred. Comment allez-vous en cette belle journée ?

– Belle journée ? Il ne vous a pas échappé que nous sommes en décembre.

– Je vous ai, d'autres jours, connu plus optimiste.

– Je sais, mais ce jour acquiert une importance toute particulière. Je vous ai demandé de venir afin de m'assurer que mes dernières volontés soient en de bonnes mains.

– Cela ne pouvait-il pas attendre que vous soyez de nouveau sur pieds ? De plus je redoute que vous vous ravisiez à nouveau et effectuiez des changements. Ce ne serait pas la première fois.

2. Georges Beckett était un chimiste anglais. Il travailla aux côtés de Nobel dans le laboratoire de Sanremo.

– Vous avez raison. Mais je suis intimement convaincu que c’est la dernière fois que je le rédige. Mon état s’est fortement dégradé, je n’en ai plus pour longtemps. En tout cas pas assez pour réécrire un nouveau testament.

– Mais enfin, Alfred, vous n’êtes pas docteur que je sache. Vous me l’avez vous-même signifié. Nous sommes en plein hiver. C’est une toux, certes persistante, mais qui s’en ira à l’arrivée des beaux jours. Et vous savez très bien qu’ici près de la Méditerranée le soleil et la chaleur arrivent très vite en début d’année, plus vite qu’en Suède ou à Paris. Si je ne m’abuse c’est pour le climat doux et tempéré que vous vous êtes installé à San Remo.

– Et vous, êtes-vous docteur ? Je le sais, je le sens mon heure est arrivée. Je vous demande de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour faire respecter mes dernières volontés. Puis-je compter sur vous ?

Avec le regard grave, il parcourut presque négligemment le document. Puis releva la tête.

– S’il est à l’image des précédents, je vous le redis, ce ne sera pas une mince affaire, croyez-moi. Vos héritiers s’opposeront systématiquement. Même s’il ne s’agit que de vos neveux la loi est de leur côté. Pourquoi ne pas faire appel à un notaire qui fera valoir vos droits mieux que moi ?

– Vous connaissez mon opinion concernant les hommes de loi. Tous des charognards prêts à profiter du malheur des gens. Parlons-en de cette infamie qu’est l’héritage. Le plus souvent il va à des incapables et il finit toujours par encourager la paresse. Promettez-moi de faire respecter à la lettre ce testament. J’aurais voulu le remettre à M. Sohlman en main propre, mais je crains qu’il n’arrive trop tard. Il vous sera d’une grande aide. Il est bien plus qu’un simple assistant. C’est mon confident, mon ami. Il connaît mieux que quiconque mes volontés. Je l’ai nommé administrateur exécutif de ma fondation. Si cela peut vous rassurer, vous pouvez faire appel à Carl Lindlagen³ comme conseiller

3. Carl Lindlagen, conseiller juridique qui assista Ragnar Sohlman.

juridique, mais uniquement dans ce cadre bien spécifique et en aucun cas en tant que décisionnaire. En outre j'ai néanmoins pris le soin d'en envoyer une copie à la Stockholms Enskilda Bank. Êtes-vous rassuré ?

Il se dirigea vers l'escalier et après une longue hésitation et une forte inspiration, se retourna vers moi et conclut :

– Je vous promets de remettre ce testament à Ragnar Sohlman.

– Merci Georges. Adieu mon ami.

– Ah docteur ! Je ne vous attendais plus.

– Désolé Marta, mais ils ont coupé la route que je prends d'habitude. Je suppose que c'est dû aux fortes précipitations de ces derniers jours.

– Entrez vite, venez vous réchauffer. Je vais vous servir une tisane qui vous fera le plus grand bien. Vous m'en direz des nouvelles.

– C'est gentil, mais je préférerais monter directement voir M. Nobel.

– Comme vous voudrez. Docteur, essayez de lui faire entendre raison. Il est têtue comme une mule et ne veut plus voir aucun médecin et ne prend même plus ses médicaments. Il tousse sans arrêt et je ne sais plus quoi faire pour le soulager.

– Je ferai de mon mieux.

– Alors, comment va mon patient préféré ?

– Je suis sûr que vous dites la même chose à tous vos protégés.

– Je vous l'accorde, mais aujourd'hui c'est de vous qu'il s'agit. Je désirerais tellement vous aider, si seulement vous y mettiez de la bonne volonté.

– Ni vous ni personne ne pouvez plus rien pour moi. Mon heure est arrivée. Vous savez mon père, Immanuel, a été emporté

par une angine de poitrine. Je ferai la même fin, ainsi va la vie.

– Reprenez au moins les gouttes que je vous ai prescrites. Ne serait-ce que pour vous soulager.

– Quelle ironie du sort vous ne trouvez pas ? Cette substance a fait tellement de morts et aujourd’hui elle devrait me sauver la vie. Nous en avons déjà parlé, docteur, je ne veux plus de cette nitroglycérine.

– À vrai dire ce n’est pas tout à fait de la nitroglycérine. Il s’agit de « Trinitrine », ce n’est qu’un dérivé qui soigne des centaines de patients tous les jours.

– Docteur, je suis chimiste, l’avez-vous oublié ? Je sais parfaitement de quoi est fait ce médicament. Ce changement de nom c’est juste pour ne pas effaroucher les gens. Vous ne me ferez pas changer d’avis. Ma décision est prise.

– Est-ce votre faute si des gouvernements ont utilisé votre invention pour détruire et pour tuer ? Non bien sûr ! Et puis, combien de merveilles ont été réalisées grâce à vous, des tunnels, des routes, que sais-je encore.

– Même là il y a eu des accidents, il y a eu des morts.

– Mais enfin Alfred ...

– Il se fait tard, la nuit ne va pas tarder à tomber. Je m’en voudrais s’il vous arrivait un malheur sur le chemin du retour.

Il se dirigea vers l’escalier la mine déconfite tel un jeune écolier n’ayant pas réussi son examen. Il me faisait de la peine et je le respectais énormément.

– Ne vous méprenez pas docteur. J’ai beaucoup d’estime pour votre corporation. Je suis convaincu que l’humanité a besoin de gens comme vous. Les médecins, les écrivains, les scientifiques sont des métiers nobles. Tout le reste n’est que pacotille.

– Je vous remercie. Vos compliments me vont droit au cœur. Quant à moi je suis sûr d’une chose : C’est que le nom d’Alfred Nobel traversera les âges et que dans cent ans on parlera encore de vous.

Je n’allais pas revenir sur ma décision, mais je voulais qu’il s’en aille le cœur léger.